

Aspen (1991)

PAR REBECCA ZLOTOWSKI

Premier volet des portraits communautaires avant *Belfast, Maine*, *In Jackson Heights* et *Monrovia, Indiana*. Ici, Wiseman filme la station de ski la plus huppée des États-Unis. Ses vacanciers fortunés comme les saisonniers qui y travaillent.

« Ce qui m'a amené vers le cinéma de Frederick, ce ne sont pas ses grands classiques tels que *Welfare* mais les films où il ouvre la porte sur des lieux de richesse transgressifs, des mondes qui me semblaient inaccessibles. C'est le cas de la trilogie composée de *Model* (sur une agence de mannequin

new-yorkaise), *The Store* (sur un grand magasin de Dallas) et *Aspen*. Ce dernier est le tout premier film que j'ai vu de lui. Plus ces mondes sont scintillants, plus la jeune fille que j'étais et la midinette que je reste sont clientes ! Car Frederick a une manière unique de les regarder. Il dit souvent qu'il ne fait que des comédies. Et c'est évident dans ces films-là. Par ailleurs, pour bien le connaître, il faut savoir que Frederick est un très grand skieur. *Aspen* lui a donc permis d'arpenter le terrain d'une de ses passions. Il y a évidemment une partie militante dans son œuvre, mais pour la comprendre, il faut aussi avoir en tête l'aspect hédoniste de son travail. »

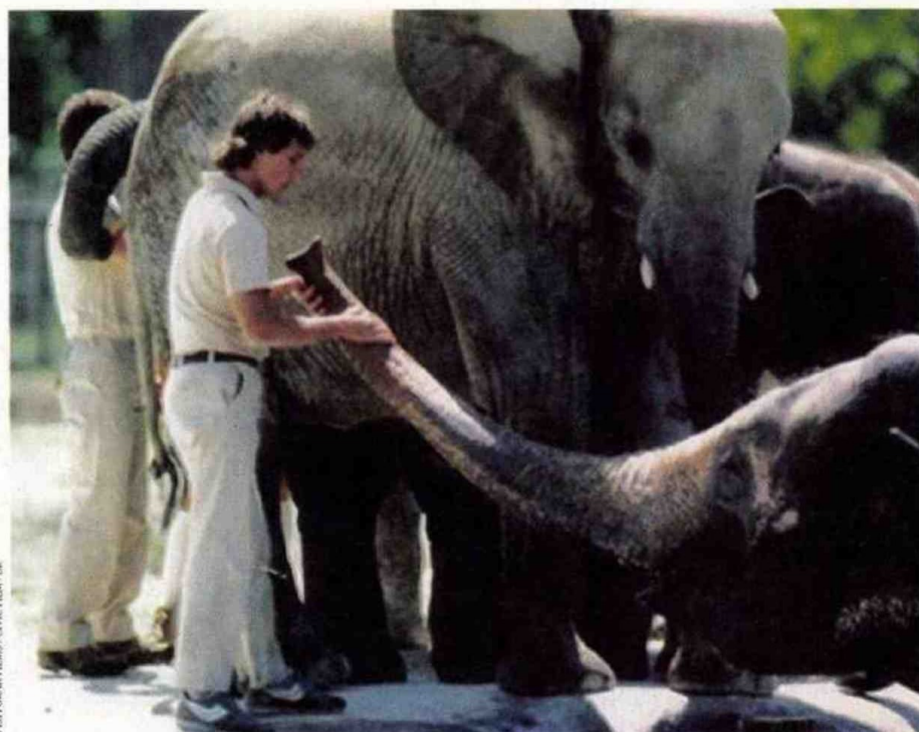


Zoo (1992)

PAR CLAIRE SIMON

Voyage au cœur d'une fourmilière : le parc zoologique de Miami, ses 2 800 animaux, ses visiteurs et ses défis – éthiques, organisationnels et financiers.

« C'est pour moi le plus grand cinéaste américain. Et mon maître. Chacun de ses films raconte une histoire différente. *Zoo* est ainsi entièrement construit sur le champ/contre-champ entre les animaux et les humains. Et ce rapport en miroir raconte notre propre rapport au monde sauvage. Avec cette séquence hallucinante de l'accouchement de la maman rhinocéros. Un geste inouï de montage où plusieurs heures nous sont racontées en cinq minutes. Je suis sidérée par sa capacité à rendre passionnants des sujets qui, comme celui-ci, ne m'intéressaient pas du tout sur le papier. Le tout en suivant des règles très simples : pas de héros, pas d'histoire, très peu d'action. Certains voient Frederick comme un sociologue. Ils se trompent ! C'est un romancier-cinéaste. »



Public Housing (1997)

PAR ALICE DIOP

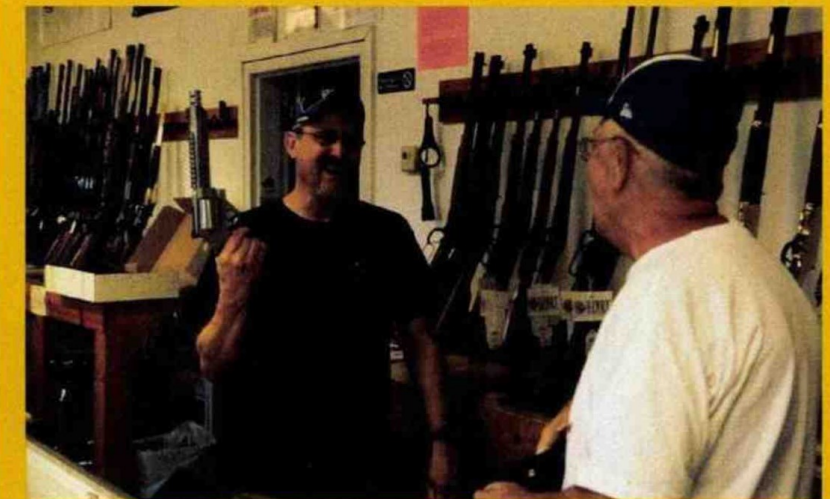
Dans le ghetto noir de Chicago et plus particulièrement dans un foyer réservé aux plus démunis, Wiseman filme l'envers du décor de l'*American way of life*. Il braque ses caméras sur ceux que le rêve américain a abandonné et qui ont refusé de se laisser mourir malgré l'inaction des pouvoirs publics.

« Ses films sont des blocs qui concentrent une densité dramaturgique inouïe, qui ferait pâlir même les plus grands réalisateurs de fiction. Et de manière très personnelle, chacun est venu éclairer ou consoler un moment de ma vie. En allant présenter *Saint Omer* à New York, j'ai eu la chance de faire une master class à ses côtés. J'ai pu lui dire directement tout ce que mon cinéma et ma vie lui devaient. À commencer par *Public Housing*. J'avais 23 ans, j'étais en DESS de sociologie visuelle, et je n'avais qu'une idée confuse de ce qu'était le cinéma. C'est un des premiers documentaires que je voyais et j'en suis sortie éblouie. Notamment devant la beauté – parce qu'elle incarne la justice ! – du visage édenté de Helen Finner. Dans une séquence de 17 minutes, Finner tente de trouver un logement à une fille-mère de 17 ans, alors qu'on la sent elle-même au bord de la grande pauvreté. C'est en voyant ce film, cette séquence-là, que je me suis promis que c'était ce cinéma



que je devais réaliser ! Quand, dans 250 ans, on voudra comprendre l'être humain du XX^e siècle, il suffira de regarder les films de Wiseman qui ont documenté la société occidentale. J'ai encore pu l'expérimenter récemment. Mon fils va rentrer dans une grande école de cuisine. Et avec son père, comme ce monde nous est étranger, on a regardé tous les trois *Menus-Plaisirs*, son documentaire consacré aux restaurants des Troigros. Après le film, mon fils a finalement pu formuler pourquoi il était fasciné par ce monde, tandis que moi, j'ai pu enfin accéder à ce qu'allait être sa vie. C'est là aussi que réside le génie de cet homme. »

FILMO COMMENTÉE



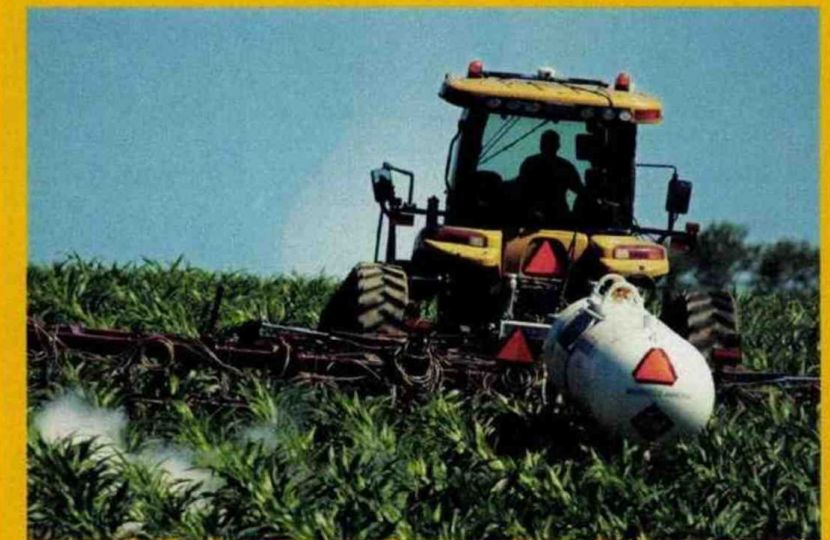
Monrovia, Indiana (2018)

PAR NICOLAS PHILIBERT

Un regard sur le cœur de l'Amérique conservatrice à travers le portrait d'une petite ville agricole de 1 400 habitants qui avait voté à 76 % pour Trump, fraîchement élu président.

« Wiseman dit qu'il a l'impression d'avoir fait un seul et même long film. Mais *Monrovia, Indiana* tranche avec une large part de sa filmographie. C'est un film tourné dans une toute petite ville, alors que la plupart des autres sont urbains. Dans cette localité du Midwest, les habitants semblent ne pas s'intéresser à ce qui se passe

en dehors. Les conversations y sont étiquées, banales. Celles d'un petit monde fermé sur lui-même. À l'inverse de l'éloge du multiculturalisme d'un *Jackson Heights*. Les images des champs de maïs qui reviennent donnent un sentiment de vide. Mais la force du film tient précisément dans le fait qu'il ne s'y passe rien et dans l'absence de moment de bravoure. Cela permet de comprendre la démarche de cinéaste de Wiseman, le regard qu'il porte sur les personnes qu'il filme. Le fait que, bien qu'il ne mâche pas ses mots sur Trump, il ne porte aucun jugement sur elles. Jamais dans le mépris, ce film est le symbole de son insatiable curiosité pour la façon dont les hommes vivent. »



IL ÉTAIT UNE FOIS L'AMÉRIQUE : LAW AND ORDER, HOSPITAL, JUVENILE COURT

De Frederick Wiseman • Documentaires • Durée 1h21, 1h54 et 2h23 • Sortie 11 septembre

• Critique page 84